



Nature	Livre
Titre	Walden ou La vie dans les bois
Auteurs	David Henry Thoreau
Date de publication	1847
Nombre de pages	384 p (livre de poche)
Pays	Amérique pour la première édition
Editeur	En FR 2017 éditions Le Mot et le Reste
Lien internet	https://lemotetlereste.com/auteur/henry_david_thoreau
Lieu de consultation ou mode d'accès	Toutes les bibliothèques

Note argumentaire de la contribution

La cabane en bois est la figure centrale de la réflexion sur l'habiter que l'auteur déroule au fil des pages de ce roman, considéré comme « monument de l'histoire littéraire américaine ». Roman initiatique, essai philosophique, autobiographie, journal naturaliste et plaidoyer écologiste avant l'heure, régulièrement et abondamment republié, Il continue d'interroger, plus de 150 ans après sa publication, notre rapport au monde. C'est une réflexion sur l'économie, la nature et la vie simple menée à l'écart de la société.

Thoreau y raconte son expérience de vie lors d'une retraite en 1845 dans une cabane qu'il s'était construite au bord d'un lac, le lac de Walden où il vécut deux ans deux mois et deux jours dans le Massachussetts, où il mène une vie frugale et autarcique, qui lui laisse tout le loisir de méditer sur le sens de l'existence, la société et le rapport des êtres humains à la Nature

Il appartient et fait figure d'ouvrage fondateur du courant de littérature américaine de la « nature writing » qui depuis un siècle et demi est étroitement liée à la nature sauvage et aux grands espaces.

Jim Harisson qui écrit la préface de l'actuelle édition met en garde contre « la grande abondance de critiques urbaines tendant à ridiculiser les idylles campagnardes telles que celle de Thoreau, comme si l'on faisait exprès de le confondre avec l'idéal rousseauiste du bon sauvage ». « L'expérience que fit Thoreau de la survie et de l'isolement dura deux années, pendant lesquelles il resta en contact avec son célèbre mentor, Ralph Waldo Emerson. Cette proximité est importante, car aujourd'hui ceux qui se réfugient dans le monde naturel croient malin d'endosser une panoplie anti-intellectuelle, une pose que Thoreau n'a jamais eu l'intention d'adopter. Pour lui, la vie de l'esprit était aussi naturelle qu'un arbre ». Jim Harisson n'hésite pas à comparer Thoreau à Gaston Bachelard, dans « l'originalité de ses idées très pénétrantes et originales ».

Surnommé le « poète-naturaliste » par son ami William Ellery Channing (1818-1901), Thoreau est fasciné par les phénomènes naturels et les formes de vie, notamment la botanique, et il consigne dans son journal, qui couvre plus d'une vingtaine d'années, ses observations détaillées et les sentiments personnels qu'elles font naître en lui. Il adoptait avec les années une approche de plus en plus systématique, scientifique, et celui qui était arpenteur à ses heures a pu aussi inventer, un peu, la foresterie et l'écologie. L'amour et le respect de la nature qu'il transmet sont devenus, à mesure que son œuvre a été publiée et connue, une source d'inspiration constante pour des naturalistes amateurs et des écologistes ; Si ses arpentages l'ont conduit à publier « la marche », c'est tout autant sur le terrain de ses idées économiques et politiques explosives que les adeptes de la décroissance et de la sobriété heureuse se réclament héritiers. Elles l'avaient conduit à publier un essai du titre de « désobéissance civile », concept repris par des activistes sociaux, qui a marqué Gandhi, Martin Luther King ou aujourd'hui un Pierre Rhabi.

La citation choisie en exergue de la dernière édition résume cet engagement : « Je n'ai pas l'intention d'écrire une ode au découragement, mais de me vanter aussi vigoureusement que Chanteclair dressé à l'aube sur son perchoir, au moins pour réveiller mes voisins. », dit Thoreau en p 96, affirmant le rôle qu'il assigne à ses écrits. « Il met la force tonifiante de sa résistance au service de tous ceux qui veulent garder l'esprit en éveil et maintenir une position critique peut-être plus nécessaire que jamais à notre époque »

De son intérieur comme de son extérieur, cette maison idéale de cabane au fond d'un bois dessine les valeurs de la frugalité et de la sobriété et leur contribution à la quête de l'homme pour le beau : « J'avais dans ma maison trois chaises : une pour la solitude, deux pour l'amitié, trois pour la société. Lorsque les visiteurs s'en venaient en nombre plus grand et inespéré, il n'y avait pour eux tous que la troisième chaise, mais généralement ils économisaient la place en restant debout. » du beau et de la maison, « Il faut en mettre à nu les murs comme il faut mettre à nu nos existences ... or c'est surtout en plein air, où il n'est ni maison, ni maître de maison que se cultive le gout du beau »

Simplicité volontaire, économie de moyens, refus du décor, recherche du beau dans la nature, le pas est tentant pour chercher dans les idées de Thoreau une des racines de ce nouveau Bauhaus appelé par la commission européenne, en ce mois d'octobre 2020.

Mais, comme le montrent les extraits choisis, Thoreau, derrière ses réflexions sur la maison, insuffle d'abord une critique radicale de la propriété.

Mots-clés

ABRI - AMERIQUE - ARGENT - AUTOSUFFISANCE - BEAU - BOIS - CABANE – CRITIQUE - ECONOMIE - ETANG - EXPERIENCE - FRUGALITE - HABIT - LIBERTE - NATURE - OISEAU -PAUVRETE - PROPRIETE – RESISTANCE –RICHESSE - SOBRIETE - TERRE – TRAVAIL - TROIS CHAISES - VALEUR

Sommaire



Extraits

Extrait 1 :

A l'état sauvage toute famille possède un abri valant les meilleurs, et suffisant pour ses besoins primitifs et plus simples ; mais je ne crois pas exagérer en disant que si les oiseaux du ciel ont leurs nids, les renards leurs tanières, et les sauvages leurs wigwams, il n'est pas dans la société civilisée moderne plus de la moitié des familles qui possède un abri. Dans les grandes villes et cités, où prévaut spécialement la civilisation, le nombre de ceux qui possèdent un abri n'est que l'infime minorité. Le reste paie pour ce vêtement le plus extérieur de tous, devenu indispensable été comme hiver, un tribut annuel qui suffirait à l'achat d'un village entier de wigwams indiens, mais qui pour l'instant contribue au maintien de sa pauvreté sa vie durant.

Et lorsque le fermier possède enfin sa maison, il se peut qu'au lieu d'en être plus riche il en soit plus pauvre, et que ce soit la maison qui le possède....

Extrait 2

Et lorsque le fermier possède enfin sa maison, il se peut qu'au lieu d'en être plus riche il en soit plus pauvre, et que ce soit la maison qui le possède. Si je comprends bien, ce fut une solide objection présentée par Momus contre la maison que bâtit Minerve, qu'elle ne « l'avait pas faite mobile, grâce à quoi l'on pouvait éviter un mauvais voisinage »; et encore peut-on la présenter, car nos maisons sont une propriété si difficile à remuer que bien souvent nous y sommes en prison plutôt qu'en un logis ; et le mauvais voisinage à éviter est bien la gale qui nous ronge. Je connais en cette ville-ci une ou deux familles, pour le moins, qui depuis près d'une génération désirent vendre leurs maisons situées dans les environs pour aller habiter le village sans pouvoir y parvenir, et que la mort seule délivrera.

Il va sans dire que la majorité finit par être à même soit de posséder soit de louer la maison moderne avec us ses perfectionnements. Dans le temps qu'elle a passé à perfectionner nos maisons, la civilisation n'a pas perfectionné de même les hommes appelés à les habiter. Elle a créé des palais, mais il était plus malaisé de créer des gentilshommes et des rois. Et si le but poursuivi par l'homme civilisé n'est pas plus respectable que celui du sauvage, si cet homme emploie la plus grande partie de sa vie à se procurer uniquement ...

Extrait 3 :

Une maison moyenne dans ce voisinage coûte peut-être huit cents dollars, et pour amasser cette somme il faudra de dix à quinze années de la vie du travailleur, même s'il n'est pas chargé de famille - en estimant la valeur pécuniaire du travail de chaque homme à un dollar par jour, car si certains reçoivent plus, d'autres reçoivent moins - de sorte qu'en général il lui aura fallu passer plus de la moitié de sa vie avant d'avoir gagné son wigwam. Le supposons-nous au lieu de cela payer un loyer, que c'est tout simplement le choix douteux entre deux maux. Le sauvage eût-il été sage d'échanger son wigwam contre un palais à de telles conditions ?

Extrait 4 :

pour le faire passer dans la cave jusqu'à quelque solide et honnête quoique terreuse fondation. Je ne peux m'empêcher de remarquer que cette vie soi disant riche et raffinée est une chose sur laquelle on a bondi, et je me rends malaisément compte des délices offertes par les beaux-arts qui l'adornent, mon attention étant tout entière absorbée par le bond ; je me rappelle en effet que le plus grand saut naturel dû aux seuls muscles humains, selon l'histoire, est celui de certains Arabes nomades, qui passent pour avoir franchi vingt-cinq pieds en terrain plat. Sans appui factice l'homme est sûr de revenir à la terre au-delà de cette distance. La première question que je suis tenté de poser au propriétaire d'une pareille impropreté est : « Qui vous étaye ? Êtes-vous l'un des quatre-vingt-dix sept qui font faillite, ou l'un des trois qui réussissent ? » Répondez à ces questions, et peut être alors pourrai-je regarder vos babioles en les trouvant ornementales. La charrue

devant les bœufs n'est belle ni utile. Avant de pouvoir orner nos maisons de beaux objets, il faut en mettre à nu les murs, comme il faut mettre à nu nos existences, puis poser pour fondement une belle conduite de maison et une belle conduite de vie : or, c'est surtout en plein air, où il n'est maison ni maître de maison, que se cultive le goût du beau.

Chapitre ECONOMIE :

Quand j'ai écrit les pages suivantes, ou la plupart d'entre elles, je vivais seul au milieu des bois, à un mile de mon voisin le plus proche 1, dans une maison que j'avais construite moi-même, sur la berge du lac Walden, à Concord 2, Massachusetts, et je gagnais ma vie grâce au seul travail de mes mains. J'ai habité là deux ans et deux mois. À présent, je séjourne de nouveau dans la civilisation. Je n'aurais pas la présomption de réclamer autant l'attention de mes lecteurs si mes concitoyens ne m'avaient posé des questions très précises sur mon mode de vie, que certains taxeraient d'absurdité, bien que je n'y voie aucune impertinence, mais, compte tenu des circonstances, des questions tout à fait naturelles et pertinentes. Quelques-uns m'ont demandé ce que je mangeais; si je ne me sentais pas seul; si je n'avais pas peur; et ainsi de suite. D'autres ont été curieux d'apprendre quelle part de mes revenus je consacrais à des œuvres charitables; d'autres encore, nantis d'une nombreuse famille, combien d'enfants pauvres j'entretenais. Je demanderai donc à ceux de mes lecteurs qui ne s'intéressent guère à moi de me pardonner si dans ce livre j'entreprends de répondre à certaines de ces questions. Dans la plupart des livres, le Je, ou la première personne, est omis; dans celui-ci, il sera conservé; cela, sur le plan de l'égotisme, est la principale différence. Nous oublions souvent qu'après tout, c'est toujours la première personne qui s'exprime. Je ne devrais pas parler autant de moi-même s'il existait quelqu'un d'autre que je connaisse aussi bien. Hélas, je suis réduit à ce thème par l'étroitesse de mon expérience. Mieux, j'exige, moi, personnellement, de chaque écrivain, grand ou petit, un récit simple et sincère de sa propre vie, et pas simplement ce qu'il a entendu dire de la vie des autres; le genre de compte rendu qu'il pourrait envoyer d'une terre lointaine à sa famille; car s'il a vécu avec sincérité, il l'a forcément fait selon moi dans une terre lointaine. Peut-être ces pages s'adressent-elles surtout aux étudiants pauvres. Quant à mes autres lecteurs, qu'ils en acceptent les parties qui les concernent. Je crois qu'aucun n'en fera sauter les coutures en endossant ce manteau, car il rendra sans doute de bons et loyaux services à celui à qui il ira. J'aimerais dire quelque chose, non pas tant à propos des Chinois ou des habitants des îles Sandwich, que sur vous qui lisez ces pages et qui, paraît-il, habitez la Nouvelle-Angleterre; quelque chose sur votre condition, surtout sur vos conditions de vie, la manière dont vous vivez dans ce monde, dans ce village, ce qu'elle est, si elle est forcément aussi détestable qu'elle l'est, si l'on peut l'améliorer ou pas. J'ai beaucoup voyagé à Concord; et partout, dans les boutiques, les bureaux et les champs, ses habitants m'ont semblé faire pénitence de mille manières remarquables. Ce que j'ai entendu dire des brahmanes assis entre quatre fournaies et les yeux tournés vers le soleil, ou suspendus la tête en bas au-dessus des flammes, ou regardant le ciel par-dessus l'épaule « jusqu'à ce qu'il leur soit impossible de reprendre une position naturelle et que seuls des liquides puissent franchir l'obstacle de leur cou tordu pour rejoindre l'estomac », ou demeurant enchaînés à vie au pied d'un arbre, ou mesurant de leur corps, telles des chenilles, la largeur de vastes empires, ou debout sur une jambe en haut d'une colonne, – même ces formes de pénitence consciente sont à peine plus incroyables et stupéfiantes que les scènes auxquelles chaque jour j'assiste. Les douze travaux d'Hercule furent des broutilles, comparés à ceux qu'entreprennent mes voisins; car il n'y en eut que douze et ils eurent une fin; mais je n'ai jamais vu ces hommes tuer ou capturer un quelconque monstre ni achever l'un de leurs travaux. Ils n'ont aucun ami lolaos pour brûler au fer rouge le moignon de la tête de l'hydre, quand, sitôt une tête écrasée, deux autres surgissent. Je vois des hommes jeunes, mes concitoyens, qui ont eu le malheur d'hériter de fermes, de maisons, de granges, de bétail et d'instruments agricoles; car on acquiert tout cela plus aisément qu'on ne s'en débarrasse. Il aurait mieux valu pour eux naître dans une prairie et être allaités par une louve; ainsi, ils auraient pu voir plus clairement dans quel champ ils étaient appelés à travailler. Qui les a transformés en esclaves de la terre? Pourquoi devraient-ils manger leurs soixante arpents, quand l'homme est condamné à ne manger qu'un peu de poussière? Pourquoi, dès le jour de leur naissance, devraient-ils creuser leur tombe? Durant leur vie entière, ils sont contraints de pousser devant eux tous ces fardeaux et se débrouiller au mieux. Combien en ai-je croisé, de ces pauvres âmes immortelles, presque écrasées et broyées par leur

faix, cheminant à pas lents sur la route de la vie, poussant devant elles une grange de soixante-quinze pieds sur quarante, ses écuries d'Augias jamais nettoyées, ainsi qu'un terrain de cent arpents, labours, fauchages, pâtures et bois afférents! Les déshérités, qui n'ont pas à se coltiner toutes ces charges superflues léguées par leurs ancêtres, trouvent déjà bien assez laborieux de maîtriser et de cultiver quelques pieds cubiques de chair. Les hommes triment et se trompent. Sous le soc, la meilleure part d'eux-mêmes est vite intégrée à la terre comme compost. Selon ce qu'on appelle le destin, ou plus volontiers la nécessité, ils s'affairent, ainsi qu'il est dit dans un vieux livre 3, à amasser des trésors bientôt détruits par les mites et la rouille, ou dérobés par des voleurs qui s'introduiront chez eux. C'est une vie stupide, ainsi qu'ils le découvriront quand ils en verront la fin, sinon avant. On dit que Deucalion et Pyrrha créèrent les hommes en lançant des pierres derrière eux, au-dessus de leur tête : *Inde genus durum sumus, experiensque laborum, Et documenta damus qua simus origine nati* *. Ou, comme Raleigh l'exprime en vers sonores: « Depuis lors notre race a le cœur dur, Supportant douleurs et soucis, Prouvant que de la pierre notre corps a la nature. » Voilà où mène l'obéissance aveugle à un oracle malavisé, qui parle de pierres jetées par-derrière, au-dessus de la tête, sans voir où elles tombent. La plupart des hommes, même dans ce pays relativement libre 4, par simple ignorance et erreur, sont si obnubilés de soucis illusoire et des durs et vains travaux de la vie qu'ils ne parviennent pas à en cueillir les plus beaux fruits. Un labeur excessif rend leurs doigts trop maladroits et tremblants pour cela. De fait, le travailleur n'a nul loisir pour goûter chaque jour à une authentique intégrité ; il ne peut pas entretenir de vraies relations d'homme à homme ; son labeur en serait déprécié sur le marché. Il n'a pas le temps d'être autre chose qu'une machine. Comment peut-il se rappeler son ignorance – que son développement requiert –, quand il a si souvent besoin de faire appel à son savoir? Nous devrions parfois le nourrir et le vêtir gratuitement, et le reconforter de nos liqueurs avant de le juger. Comme le velouté des fruits, on ne peut conserver les plus belles qualités de notre nature qu'en les maniant avec beaucoup de précaution. Et pourtant, nous ne traitons ni nous-mêmes ni les autres avec cette tendresse. * « De là vient cette dureté qui caractérise notre race, de là sa force pour soutenir les plus rudes travaux, et l'homme atteste assez quelle fut son origine. » Ovide, *Métamorphoses*. (N.d.T.)

Certains d'entre vous, nous le savons tous, sont pauvres, trouvent la vie dure, et sont parfois, pour ainsi dire, à bout de souffle. Je ne doute pas que quelques-uns parmi vous qui lisez ce livre sont incapables de payer tous les repas qu'ils ont bel et bien mangés, ou les habits et les chaussures qui s'usent vite ou sont déjà usés, et que, lisant ces pages, ils volent ou empruntent une heure à leurs créanciers. De toute évidence, bon nombre d'entre vous mènent une vie médiocre et inavouable, car l'expérience m'a aiguisé la vue ; toujours sous tutelle financière, tâchant de mettre sur pied quelque entreprise et de s'acquitter d'une dette, embourbés dans un marais très ancien, appelé *aes alienum* par les Romains, le cuivre d'autrui, car certaines de leurs pièces de monnaie étaient en cuivre ; toujours vivant et mourant et ensevelis par ce cuivre d'autrui ; promettant chaque jour de payer, promettant de payer, demain, pour mourir aujourd'hui, insolvables; cherchant à s'attirer des faveurs, à trouver des clients, par toutes manières imaginables, hormis les délits passibles de prison; mentir, flatter, voter, se ratatiner dans une coquille de civilité ou se dilater dans une atmosphère impalpable de générosité vaporeuse, afin de convaincre votre voisin de vous laisser lui fabriquer ses chaussures, son chapeau, son habit, sa voiture, ou importer pour lui son épicerie ; se rendre malade pour mettre de côté quelque économie en prévision d'un jour de maladie, un peu d'argent à serrer dans un vieux coffre, ou dans un bas caché derrière le plâtre du mur, ou, plus prudemment, dans la banque en briques; et peu importe où, et peu importe le montant du magot. Je m'étonne parfois que nous soyons assez frivoles, si je puis dire, pour nous occuper de cette forme grave, mais quelque peu étrangère 5 , de servitude appelée esclavage des nègres, alors qu'il existe tellement de maîtres habiles et subtils qui asservissent tant le Nord que le Sud. Supporter un gardien d'esclaves dans le Sud est pénible ; c'est pire d'en avoir un dans le Nord ; mais le pire de tout, c'est d'être à la fois son propre gardien et l'esclave. Parlez-moi donc du caractère divin de l'homme ! Regardez le charretier sur la grand-route qui de jour comme de nuit s'en va au marché ; sent-il tressaillir en lui la moindre part divine ? Son devoir le plus noble consiste à donner du fourrage et de l'eau à ses chevaux ! Que lui importe son destin, pourvu qu'il touche sa prime de transporteur? Ne roule-t-il pas pour le sieur Esbroufe ? Pourquoi serait-il divin? Et pourquoi immortel? Voyez-le trembler de peur et courber l'échine, tout le jour assailli de craintes vagues, car il n'est ni immortel ni divin, mais l'esclave et le prisonnier de l'opinion qu'il a de lui-même, de la réputation qu'il doit à ses seuls

exploits. L'opinion publique est un piètre tyran, comparée à l'opinion que nous avons de nous-mêmes. Ce qu'un homme pense de lui-même, voilà ce qui détermine, ou plutôt indique, son destin. L'émancipation de l'homme par soi, jusque dans les Antilles de l'imagination et de la chimère, quel Wilberforce 6 pourrait la susciter? Pensez aussi aux dames de notre pays, tissant des coussins de boudoir en prévision de leur dernier jour, afin de ne pas trahir un intérêt trop naïf pour leur destin! Comme si l'on pouvait tuer le temps sans blesser l'éternité. La plupart des hommes mènent une existence de désespoir tranquille. Ce qu'on appelle résignation est un désespoir absolu. Quittant la ville désespérée, vous rejoignez la campagne désespérée et vous n'avez plus qu'à vous consoler avec le courage des visons et des rats musqués. Un désespoir répétitif mais inconscient se cache même sous ce qu'on appelle les jeux et les distractions de l'humanité. Venant après le travail, ils n'amuse guère. Mais un des traits de la sagesse veut qu'on ne commette pas d'acte désespéré.

Pour en savoir plus

<https://www.babelio.com/livres/Thoreau-Walden-ou-La-vie-dans-les-bois/84891>